

temps. Henri VIII, ayant entendu parler des extases d'Elisabeth, en entretint son chancelier Morus, qui, d'abord incrédule, finit par croire à l'inspiration de l'ancienne servante, laquelle s'était retirée dans le couvent du Saint-Sépulchre, à Cantorbéry. Le chancelier, après une longue conférence avec Elisabeth, finit par faire partager sa crédulité au célèbre évêque Fisher, son ami. Plusieurs ecclésiastiques furent chargés de l'examiner, et tous s'empressèrent naturellement de professer les mêmes idées que le curé Masters. Selon toute probabilité, elle fut morte en paix et en odeur de sainteté dans son couvent, si, au moment où l'affaire du divorce de Henri VIII commençait à alarmer l'Eglise romaine, l'inspiration de ses prophéties n'avait eu la malencontreuse idée de lui faire annoncer que, si Henri VIII épousait Anne de Boleyn du vivant de Catherine d'Aragon, il perdrait sa couronne et mourrait un mois après son mariage. La prédiction ne s'accomplit pas; mais on n'en répandit pas moins le bruit qu'aux yeux de Dieu Henri n'était plus roi depuis qu'il était hérétique, et le parti catholique se fit partout l'écho de ces rumeurs, afin d'appeler le peuple à la révolte. Le chapelain de Catherine d'Aragon, Thomas Abel, entra dans cette espèce de conspiration, à laquelle prirent également part les ambassadeurs du pape. Il n'en fallait pas tant pour provoquer l'irritation du terrible Henri VIII. Arrêtée en 1533, avec plusieurs de ses complices, Elisabeth fut traduite avec eux devant la chambre étoilée et soumise à la question. Le parlement la condamna, avec six de ses complices, au nombre desquels étaient Masters et le docteur Bocking, amant de l'illuminée, à avoir la tête tranchée, ce qui eut lieu en 1534. Avant de mourir, Elisabeth reconnut la justice de cet arrêt; mais, d'après Lingard, tout en confessant sa faute, elle déclara qu'elle était une pauvre femme ignorante, victime de sa propre crédulité et encouragée dans son illusion par des prêtres lettrés, entre les mains desquels elle avait été un pur instrument. Thomas Abel et Fisher, qui avaient été compris dans le procès, furent condamnés à la prison et à la confiscation de leurs biens. Quant à Thomas Morus, les rapports qu'il avait eus avec Elisabeth devinrent bientôt après une des causes qui amenèrent sa fin tragique.

BARTON (Benjamin-Smith), médecin et naturaliste américain, né à Lancaster (Pennsylvanie) en 1766, mort en 1815. Envoyé en Europe pour y apprendre la médecine, il étudia à Edimbourg et à Göttingue. De retour en Amérique, il fut successivement appelé à professer à Philadelphie l'histoire naturelle et la médecine; puis il remplaça, en 1790, le docteur Rush comme professeur des instituts de médecine. Il est le premier savant des Etats-Unis qui se soit occupé d'une façon sérieuse de la botanique, et qui ait fait tous ses efforts pour en propager l'étude. Atteint d'une hémoptysie, il se rendit en France et en Angleterre, espérant trouver la guérison dans un changement de climat; mais son espoir fut déçu, et il mourut peu de temps après son retour en Amérique. Nous citerons parmi ses ouvrages, tous écrits en anglais : *Essai d'une matière médicale pour les Etats-Unis* (1798); *Nouveaux aperçus sur l'origine des tribus et des nations de l'Amérique* (1798); *Fragments de l'histoire naturelle de la Pennsylvanie* (1799); *Notes relatives à quelques antiquités américaines* (1796); *Eléments de botanique, ou Esquisse de l'histoire naturelle des végétaux* (1804, 2 vol.).

BARTON (Bernard), poète anglais, connu sous le nom du *Poète quaker*, parce qu'il appartenait à cette secte; né en 1784, mort en 1840. Il était commis de banque à Woodbridge, où s'écoula son existence, lorsqu'il publia, en 1812, son premier volume de vers, intitulé : *Metricial effusions*. Bien que ces poésies fussent loin de révéler un grand génie poétique, elles firent néanmoins la réputation de leur auteur, surtout parce que jusqu'alors on avait considéré la secte des quakers comme radicalement hostile aux lettres et aux arts. Barton fut bientôt en relation épistolaire avec les hommes les plus distingués de son temps, et il continua à produire des poésies, qui manquent souvent de correction, mais qui sont écrites avec facilité, et empreintes de ce charme que donne le sentiment profond et vrai de la nature. Ses principaux ouvrages sont : *Poems* (1820); *Other Poems* (1822); *Poetic Vigils* (1824); *Devotion verses* (1826); *A Widow's Tale and other Poems* (1828); *The Reliquary* (1836); *Household verses* (1845), etc.

BARTON, général américain, né à Fredricksburg (Virginie) en 1829, sorti de l'école militaire de Westpoint en 1849, pour entrer comme sous-lieutenant dans le 3^e régiment d'infanterie. Promu capitaine en 1857, il donna sa démission en juin 1861, et embrassa la cause confédérée. Il reçut, dans l'armée du Sud, le grade de colonel, et servit d'abord, sous le général Bragg, dans le Tennessee. Envoyé, avec la division du général Stevenson, au secours de la place forte de Wicksburg, menacée par le général unioniste Sherman, il arriva assez à temps pour participer à la bataille dans laquelle Sherman, si heureux depuis, fut complètement battu. Il resta à Wicksburg, contribua énergiquement à la défense de la place, attaquée par le général Grant, et demeura prisonnier lors de la capitulation. Après

l'échange, il fut nommé brigadier général, et servit jusqu'à la fin des hostilités, en Virginie, dans le corps d'armée du général Longstreet.

BARTONIE s. f. (bar-to-ni — de *Barton*, botan. américain). Bot. Genre de plantes de la famille des loasées, comprenant deux espèces, qui croissent dans l'Amérique du Nord : *La Bartonie dorée aime les terres légères*. (Vilmorin.) On l'appelle aussi *BARTON*. Syn. de *centaurelle*.

— **Encycl.** Le genre *bartonie*, dédié au botaniste Barton, de Philadelphie, appartient à la famille des loasées. On en connaît deux espèces, l'une annuelle, l'autre vivace, qui croissent dans l'Amérique du Nord. Ces plantes sont hérissées de poils roides et urticants. La *bartonie dorée*, originaire de la Californie, est cultivée dans nos jardins. C'est une plante annuelle, dont les grandes fleurs présentent cinq pétales d'un beau jaune d'or, jaune orangé à la base, comme vernissées, et de longues étamines de même couleur, réunies en élégant faisceau. Ces fleurs s'épanouissent en juillet et août. La *bartonie dorée* n'aime que les terres légères, exposées au midi.

BARTONIOÏDE adj. (bar-to-ni-o-i-de — de *bartonie*, et du gr. *eidos*, aspect). Bot. Qui ressemble à la *bartonie*. *L'eucnide bartonioïde*, comme la plupart des loasées, réclame un sol léger et sec. (Vilmorin.)

BARTON-ON-HUMBER, ville d'Angleterre, comté et à 50 kil. N. de Lincoln, sur la rive droite de l'Humber. Fabriques importantes de briques, tuiles, cordes et toiles à voile; grand commerce de grains et de bétail; 3,500 hab.

BARTON-UPPER-IRWELL, ville d'Angleterre, comté de Lancastre, à 10 kil. O. de Manchester, sur l'Irwell; 9,000 hab. Houille, blanchisseries; aux environs, bel aqueduc sur l'irwell.

BARTRAM (Jean), célèbre naturaliste américain, né en Pensylvanie en 1699, mort en 1777. Poussé par son goût pour les voyages et pour le spectacle des grandes beautés de la nature, il fit de longues excursions dans diverses régions encore inconnues et couvertes de forêts vierges, de l'Amérique du Nord, visita l'Onondago, le lac Ontario, l'Oswego, en 1743, parcourut les bords de la rivière Saint-Jean, en 1765 et 1766, etc., et publia les résultats de ces voyages, sous le titre de : *Observations on the Inhabitants, Climate, Soil, Productions, Animals*, etc. (Londres, 1751). On trouve un extrait de son journal de voyage en Floride dans la *Description of the East-Florida*, de Guill. Sork. — Son fils, Guillaume BARTRAM, mort en 1800, partagea sa passion pour les voyages. Il reçut le titre de botaniste du roi d'Angleterre, visita la Caroline, la Georgie, la Floride, le pays des Chiroquois, des Chactas, etc., recueillit d'intéressantes observations, tant sur les peuplades que sur les productions de ces contrées, et se fixa à Delaware, où il se livra, pour les répandre dans le commerce, à la culture des plantes rares et utiles. On a de lui, en anglais : *Voyages à travers la Caroline du Nord et du Sud, la Georgie*, etc. (1791, trad. en franç. par P.-V. Benoist, 1799, 2 vol.).

BARTRAMIE s. f. (bar-tra-mi — de *Bartram*, nom d'un naturaliste américain). Bot. Genre de mousses vivaces, qui forment des gazons touffus sur la terre et les rochers humides.

— Ornith. Division du genre chevalier.

BARTRAMIÉ, EE adj. (bar-tra-mi-é — rad. *bartramie*). Bot. Qui ressemble à la *bartramie*.

— s. f. pl. Tribu de mousses, ayant pour type le genre *bartramie*.

BARTRAMIOÏDE adj. (bar-tra-mi-o-i-de — de *bartramie*, et du gr. *eidos*, aspect). Bot. Qui ressemble à la *bartramie*.

— s. f. pl. Syn. de *bartramiees*.

BARTSCH (Jean), médecin hollandais, mort en 1735. Ayant connu le célèbre Linné, alors en Hollande, il se lia avec lui d'une étroite amitié, développa au contact de cet illustre savant son goût pour les sciences naturelles, et fut nommé, sur la proposition de ce dernier, médecin de la Compagnie hollandaise à Surinam. Bartsch, qui avait accepté ce poste avec joie, se trouva, en arrivant à la Guyane, en butte à des vexations et à des tracasseries de la part du gouverneur, et fut emporté en moins de six mois par l'insalubrité du climat. On a de lui une intéressante dissertation, intitulée *De Calore corporis humani hydraulico* (Leyde, 1737). Linné a écrit sur ce savant une touchante notice, et donné le nom de *bartsie* à un genre de plantes.

BARTSCH (Johann-Gottfried), graveur allemand, né à Schweidnitz en Silésie, travailla à Berlin vers la fin du xviii^e siècle. Il a gravé au burin, d'après les tableaux du musée de cette ville et de la galerie de Sans-Souci, une centaine de pièces, parmi lesquelles nous citerons : *l'Annonciation*, d'après Paul Veronese; un *Christ*; *Cupidon aiguissant ses flèches*, et divers portraits, d'après Le Titien; un *Ecce Homo*, d'après le Caravage; *Saint Sébastien*, d'après le Guide; *Saint Pierre*, d'après le Guerchin; la *Vierge et l'enfant Jésus entourés de saints*, d'après Van Dyck; *Sainte Catherine*, d'après Palma le Vieux; *Méléagre et Atalante*, d'après Rubens; la *Naissance d'Adonis*, d'après Séb. Bourdon;

Vénus et Cupidon, d'après Gov. Flinck; les *Trois Parques*, d'après Michel-Ange; plusieurs portraits; seize *Vues de Potsdam*, etc. C'est par erreur que Basan et Gori ont fait naître cet artiste en Angleterre.

BARTSCH (Adam von), écrivain, dessinateur et graveur autrichien, né à Vienne en 1757, mort dans la même ville en 1820 ou 1821. Il était premier garde de la Bibliothèque impériale et membre de l'Académie des beaux-arts de Vienne. Il a publié plusieurs ouvrages très-estimés, relatifs à l'art de la gravure; le plus important est le *Peintre Graveur* (21 vol. in-8°, Vienne, 1803-1821), catalogue raisonné de l'œuvre de la plupart des graveurs antérieurs au xix^e siècle. Ce recueil, pour lequel Bartsch a fait plus d'un emprunt à notre savant Mariette, est devenu en quelque sorte le *vade-mecum* des amateurs d'estampes, et il est cité constamment par les écrivains qui s'occupent de la même matière. D'ordinaire, pour rappeler que telle ou telle estampe a été décrite par Bartsch, on se borne à placer entre parenthèses, à la suite de la composition, l'initiale B, suivie du numéro sous lequel cette estampe se trouve rangée dans le *Peintre Graveur*. Bartsch a gravé lui-même, à l'eau-forte et au burin, plus de 500 pièces, parmi lesquelles nous citerons plusieurs *Madones*, d'après Raphaël, P. Veronese, le Guerchin, Louis Carrache, An. Carrache, Murillo, le Parmesan, le Baroque; le *Massacre des Innocents*, d'après Pierino del Vaga; la *Résurrection*, Apollon et les Muses, d'après Jules Romain; *l'Assomption*, d'après N. Poussin; *Jésus au jardin des Oliviers*; la *Résurrection du fils de Naïm*, d'après Carle Maratte; le *Martyre de saint Etienne*, d'après Raphaël; la *Présentation au temple*, la *Mise au tombeau*, le *Baptême de l'Eunuque*, d'après Dietrich; le *Repos en Egypte*, d'après van Eckhout; le *Triomphe de la religion*, le *Père Eternel*, d'après R. Lafage; le *Martyre de saint André*, d'après G. Courtois; les *Funérailles de Decius Mus*, *Rome triomphante*, d'après Rubens; divers sujets mythologiques, d'après l'antique; de nombreuses études d' *Animaux*, d'après H. Roos, A. van de Velde, P. Potter, Berghem, van Bloemen, Ph. Wouwerman, Camphuyzen, J.-B. Weenix, Rugendas, L. Pfoor, A. Cuyp, W. Romey, Van der Meer le Jeune, etc.; des *fac-simile* de dessins de Rembrandt, de R. Lafage; le *Concert*, d'après Mieris; le *Départ de la sorcière*, la *Joie de la cave*, d'après Corn. Visscher; la *Fille de chambre*, d'après Kinninger; des paysages, d'après Brand, Dietrich, Molitor; enfin, divers portraits, dont quelques-uns de peintres et de graveurs.

BARTSCHIE s. f. (bar-tchi — de *Bartsch*, nom d'homme). Bot. Division du genre *bartsie*.

BARTSIE s. f. (bar-tsi — de *Bartsch*, nom d'homme). Bot. Genre de plantes de la famille des personnes, qui comprend deux ou trois espèces herbacées, vivaces, se rapprochant des rhinanthos ou cocrètes.

BARUCE s. f. (ba-ru-se). Bot. Fruit du sablier (*hura crepitans*).

BARUCH (mot hébreu qui signifie *béni*). L'un des douze petits prophètes, disciple de Jérémie, qui lui dictait ses prophéties, pour qu'il en fit une lecture publique dans le temple en présence du peuple et des grands, comme il est dit dans le trente-sixième chapitre de Jérémie. Il accompagna aussi son maître, lorsque celui-ci s'enfuit en Egypte. De là, suivant la tradition, il serait allé à Babylone où il mourut. Il existe dans la Bible un livre dit de *Baruch*, qu'on attribue au compagnon de Jérémie, mais que l'on range plus généralement au nombre des livres apocryphes. Dans ce livre, Baruch est représenté résidant à Babylone au moment où les Chaldéens s'emparèrent de Jérusalem et la mirent à feu et à sang. Malheureusement, le texte hébraïque n'explique pas clairement si c'est pendant ou après la prise de Jérusalem que Baruch se trouvait à Babylone. Plusieurs inexactitudes historiques que contient ce livre, et différentes citations empruntées à des livres postérieurs, tels que ceux de Néhémie et de Daniel, font douter de l'authenticité de l'écrit de Baruch. Aussi n'est-il admis ni par les juifs, ni par les Pères de l'Eglise. Il est également à peu près prouvé que ce livre a été composé originairement en grec. Or, il est supposable que s'il eût été réellement de Baruch, il aurait été écrit en hébreu.

Dans le premier chapitre, il est dit que Baruch ayant lu son livre dans une assemblée publique, les Juifs firent une collecte pour l'envoyer à ceux qui étaient à Jérusalem. Dans le second chapitre, le prophète, prenant la parole au nom de son peuple, confesse les fautes qu'il a commises, et supplie Dieu de se montrer miséricordieux. Dans le troisième chapitre, il continue à essayer de fléchir le courroux du Seigneur; puis, s'adressant au peuple d'Israël, il lui explique pourquoi il s'est attiré la colère de l'Eternel, et l'exhorte à suivre les voies de la sagesse dont il s'est écarté. Dans le quatrième chapitre, il relève le courage des Juifs : « Prenez courage, mes enfants, dit-il, et élevez vos cris jusqu'au Seigneur; il vous délivrera de la main des puissants, vos ennemis ». Le chapitre cinq, qui est fort court, contient un beau passage, vraiment lyrique. Il commence ainsi : « Dépouille-toi, Jérusalem,

de la robe de deuil, et te vêts de beauté et de gloire, etc... » Le sixième et dernier chapitre porte ce titre : « Copie de l'Epttre que Jérémie envoya à ceux qui devaient être menés prisonniers à Babylone, pour leur annoncer ce que Dieu lui avait commandé. » Dans cette lettre, il déclare aux Juifs qu'ils resteront à Babylone jusqu'à la septième génération. Il leur recommande de ne pas adopter les mœurs et les croyances de leurs maîtres; de ne pas adorer les idoles, dont il démontre l' inanité et l'impuissance. Il insiste à plusieurs reprises pour les avertir de ne pas se laisser entraîner par l'imposture des prêtres, simulant de faux miracles. Ce dernier chapitre, qui est le plus long de tous, donne des détails curieux sur les mœurs, les usages et la vie des Babyloniens. Une chose assez remarquable, c'est que l'auteur, contrairement à l'habitude des autres prophètes, s'attache à démontrer, *a posteriori*, le néant de l'idolâtrie, en faisant appel au bon sens, et non pas exclusivement à la foi aveugle du peuple de Dieu.

Baruch est peut-être moins connu comme prophète, que par suite de l'interrogation naïve de notre La Fontaine (interrogation devenue proverbiale), un jour que Racine avait mené le Bonhomme à l'office du soir. C'était pendant la semaine sainte, et, pour l'occuper, le poète lui avait mis dans les mains un volume de la Bible. La Fontaine tomba sur la belle prière des Juifs dans le prophète Baruch. Plein d'admiration, il s'empessa de dire à Racine au sortir de l'office : « Quel était donc ce Baruch? c'était un bien beau génie! » Et les jours suivants il disait à toutes les personnes qu'il rencontrait : « Avez-vous lu Baruch? c'était un bien beau génie! » Il est probable que, dans son esprit, Baruch allait alors de pair avec Platon et Rabelais; il confondait en effet assez facilement le sacré et le profane.

Cette interrogation s'emploie par analogie avec le mot singulier du fabuliste, quand on a l'esprit rempli d'une chose que l'on considère comme une soudaine découverte, et dont on reste fortement frappé.

« Depuis que j'ai lu cet écrit véritablement sauveur, je dis à tous les patriotes que je rencontre : « Avez-vous lu Philippeaux? » et je le dis avec autant d'enthousiasme que La Fontaine disait : « Avez-vous lu Baruch? »

CAMILLE DESMOULINS.

« Peut-il exister, en dehors des divers systèmes politiques, aux confins des doctrines qui se combattent et se font la guerre, un terrain plus ou moins neutre, une sorte de lisière, où l'on est bien venu à errer un moment, à se souvenir de ces choses vieilles comme le monde et éternellement jeunes comme lui, du printemps, du soleil, de l'amour, de la jeunesse; à se promener même (si la jeunesse est passée) un livre à la main, et à vivre avec un auteur d'un autre âge, sans à en raffoler tout un jour et à demander ensuite, en rentrant dans la ville, à chaque passant qu'on rencontre : « L'avez-vous lu? »

SAINT-EBEUVE.

« Ce fut là un trait de lumière pour Chapelier. Il se rendit successivement chez tous ses collègues de la députation de Bretagne, et à mesure qu'il arrivait chez l'un d'eux :

« Avez-vous lu Baruch? Je veux dire, savez-vous ce que c'est qu'un club? »

— Non.

— Je le sais, moi; Mirabeau vient de me le dire. Un club, voyez-vous, ce sont dix hommes réunis qui en font trembler cent mille qui restent séparés. »

GEORGE DUVAL.

« Ces documents *authentiques* sont, en définitive, ceux qui ont servi à tout le monde, journaux, mémoires, procès-verbaux, pièces officielles, etc.; et M. Ternaux ne les a certainement pas inventés, c'est-à-dire découverts, comme sa mention spéciale pourrait le faire croire aux naïfs; il ne lui reste que le mérite de s'en servir à la manière de M. Granier de Cassagnac et autres historiens de la même étoffe, mais plus pesamment qu'eux. Parfois, s'imaginant que personne n'a lu *Baruch*, il nous donne avec solennité des rapports qui ont traîné partout... »

LOUIS COMBES.

BARUFFALDI (Jérôme), littérateur et poète italien, né à Ferrare en 1675, mort en 1753. Fils d'un antiquaire distingué, il reçut l'éducation la plus solide et la plus variée, embrassa l'état ecclésiastique en 1700, et fut bientôt muni d'un bon bénéfice. Il sacrifia d'abord au mauvais goût du temps; mais ayant eu la bonne fortune de faire connaissance avec le vieux poète Alphonse Gioja, il apprit de celui-ci à rejeter de son style la recherche et les *concetti*, alors en si grand honneur. La prédication, à laquelle il se livra avec le plus grand succès dans diverses villes d'Italie, étendit sa renommée jusqu'au delà des monts. Il reçut même des propositions pour se rendre en France; mais il refusa. Des dénonciateurs l'ayant accusé, sans aucune preuve, de s'être servi de documents entre ses mains pour favoriser des intérêts contraires à ceux du souverain, dans un proès